

## Les Britanniques en Terre sainte (1917-1948) :

### La Bible comme horizon

*Maggy Hary, Université Paris-Diderot*

Bien souvent, les historiens de la Palestine à l'époque mandataire considèrent le biblisme des officiels britanniques comme un phénomène évident qui semble aller de soi. De ce fait, les manifestations de cette culture biblique n'ont pas encore fait l'objet d'une analyse approfondie. La plupart du temps, on se contente d'indiquer que les Britanniques ont rebaptisé tous les districts de Palestine de leurs noms bibliques (Judée, Samarie, Galilée) à leur arrivée et qu'ils ont choisi Jérusalem comme capitale du mandat alors qu'une ville côtière aurait sans doute représenté un choix plus judicieux et stratégique en matière de communications<sup>1</sup>. De plus, alors que la vogue des *Bible Studies* du XIX<sup>e</sup> siècle a été étudiée, l'influence que la géographie sacrée et l'archéologie biblique sont susceptibles d'avoir exercé sur les officiels du mandat n'est pas ou peu examinée<sup>2</sup>.

Pourtant, à la lecture des archives privées des fonctionnaires en poste en Palestine entre 1917 et 1948, force est de constater que les références à l'Ancien et au Nouveau Testament abondent. La comparaison entre la Palestine contemporaine et la Palestine biblique est sans doute celle qui revient le plus souvent dans leurs écrits au point que la Bible, dont les Britanniques étaient intimement familiers, apparaît comme un horizon d'attente ayant fortement encodé leurs perceptions des paysages mais aussi des communautés de Palestine. Peut-on dès lors envisager que ces représentations inspirées par la Bible soient restées sans conséquence sur le mandat en lui-même et sur les politiques mises en œuvre par les Britanniques ? Comment la culture biblique des Britanniques s'est-elle traduite dans l'exercice de leurs fonctions ?

Cet article s'attachera dans un premier temps à brosser un tableau de l'arrière-plan intellectuel et de la culture biblique britannique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avant d'analyser l'influence que cette connaissance de la Bible a eue sur les officiels du mandat. En m'appuyant sur des exemples individuels, je tenterai ensuite d'expliquer comment la Bible est devenue une grille de lecture de la Palestine mandataire et comment, parfois, les officiels ont interprété les événements du mandat à l'aune des Écritures. Enfin, je verrai aussi dans quelle mesure leur culture biblique a pu jouer un rôle dans leurs attitudes à l'égard des communautés juive et arabe de Palestine.

---

<sup>1</sup> Laurens, in Mardam-Bey & Sanbar (dir..) 219-240.

<sup>2</sup> Shepherd juge que la vogue des *Bible Studies* était démodée au début du XX<sup>e</sup> siècle et que les théories raciales sur les peuples anciens étaient plus populaires (1999, 6). Il est par ailleurs frappant de voir que les études consacrées aux liens entre philosémitisme protestant et sionisme s'arrêtent toutes en 1918 sans prendre en compte la période du mandat. Voir Tuchman, *Bible and Sword*, Rose (ed.), *From Palmerston to Balfour*, Sharif, "Christians for Zion". Mais aucun de ces ouvrages n'examine l'éventuelle survivance de l'idée de restauration d'Israël chez les fonctionnaires du mandat. D'autres livres abordent la culture biblique des Britanniques sous le mandat mais se contentent de relever, de façon anecdotique, les références faites à la Bible sans tenter de les analyser de façon critique ou d'en évaluer l'impact politique. Voir par exemple Sherman, *Mandate Days*, Hopwood, *Tales of Empire* et Segev, *One Palestine*.

## L'arrière-plan intellectuel : la culture biblique britannique.

A l'époque victorienne, ce qu'on appelle Palestine est encore une entité floue car elle recouvre un ensemble de provinces de l'Empire ottoman et ne correspond pas à une région autonome aux frontières bien délimitées. Vers 1850, la Palestine se compose de quatre *sandjaks* bien distincts les uns des autres : ils sont rattachés à Beyrouth pour les *sandjaks* d'Acre et de Naplouse, à Damas pour le *sandjak* de Ma'ân et directement à Istanbul pour le *sandjak* de Jérusalem. Si, géographiquement, la Palestine est un ensemble composite aux contours mal définis, dans l'imaginaire européen en revanche, elle évoque un espace précis, un territoire sacré dont l'histoire est intimement connue des Britanniques. C'est d'ailleurs en invoquant cette familiarité avec l'histoire biblique que David Lloyd George expliquait l'origine de la Déclaration Balfour :

[The Balfour Declaration] was undoubtedly inspired by natural sympathy, admiration, and also by the fact that, as you must remember, we had been trained even more in Hebrew history than in the history of our own country... On five days a week in the day school, and on Sunday in our Sunday school, we were thoroughly versed in the history of the Hebrews (...). We had all that in our minds, so that the appeal came to sympathetic and educated – and, on that question, intelligent hearts.<sup>3</sup>

Passant sous silence les intérêts stratégiques plus terre-à-terre qui ont également motivé cette déclaration officielle en faveur de l'établissement d'un Foyer national juif en Palestine<sup>4</sup>, Lloyd George met ici l'accent sur la connaissance de l'histoire biblique – qu'il dénomme “histoire hébraïque” – partagée selon lui par de nombreux Britanniques.

### *Une solide connaissance de la Bible.*

La familiarité avec la Palestine ressentie par une majorité de Britanniques à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle résulte en grande partie de leur connaissance livresque de la Bible. Bien que cette région du monde occupe alors un rôle croissant dans le jeu des rivalités entre grandes puissances européennes, les Britanniques s'intéressent peu aux réalités économiques, sociales ou politiques contemporaines de la Palestine. Leurs représentations de ce territoire sont avant tout des images héritées d'une culture chrétienne protestante. Depuis la Réforme en effet, la piété protestante s'organise autour de la lecture du Livre saint dont l'autorité prime sur l'Eglise ou la raison. La Bible « King James » est célébrée comme un monument de

---

<sup>3</sup> Lloyd George, “Afterword” to Philip Guedalla, *Napoleon and Palestine* 47-49, in Bar-Yosef, “Christian Zionism and Victorian Culture”, 18.

<sup>4</sup> Dans le contexte de la Première Guerre Mondiale, on pensait en effet qu'une déclaration de soutien au sionisme permettrait aux Alliés de se concilier la sympathie des Juifs et d'inverser leur tendance “naturelle” à se ranger du côté des Allemands. Une fois ralliés à l'Entente, les Juifs étaient censés pouvoir peser sur le gouvernement américain pour favoriser l'entrée en guerre de ce pays neutre et faciliter le financement des coûteuses opérations militaires en y consacrant leurs capitaux. En revanche, après l'entrée des États-Unis en guerre en avril 1917, une déclaration officielle de soutien au sionisme était conçue comme un moyen de convaincre les Juifs bolcheviques (perçus non plus comme de riches hommes d'affaire capitalistes mais comme les instigateurs principaux de la Révolution russe) de poursuivre l'effort de guerre contre l'Allemagne aux côtés des Alliés. Sur les motifs stratégiques sous-tendant la Déclaration Balfour, voir Levene, “The Balfour Declaration: A Case of Mistaken Identity” et Renton, *The Zionist Masquerade*.

la littérature anglaise, tandis que pour d'autres, notamment parmi les non-conformistes, elle devient un objet de dévotion imperméable à toute interprétation rationaliste ou scientifique.

Mais l'influence prépondérante du texte biblique sur la société victorienne dans son ensemble s'explique avant tout par le fait que la lecture de la Bible ne relevait pas uniquement d'une pratique religieuse privée mais aussi d'un usage public. Certes des mesures discriminatoires s'exercent encore à l'encontre des non-anglicans dans la vie publique<sup>5</sup> mais la Bible joue surtout un rôle prépondérant dans l'éducation des enfants et notamment à l'école. Le fait que l'instruction religieuse soit dispensée dans des écoles publiques financées par l'Etat ne sera que très peu et très tardivement remis en question et, dans l'ensemble, ces critiques n'auront qu'un impact limité. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la Bible était lue et étudiée par tous à l'école ; l'instruction religieuse faisait partie des matières obligatoires au même titre que les mathématiques, l'anglais, l'histoire et les sciences. La Bible dépassait les clivages confessionnels entre anglicans, catholiques ou non-conformistes et sa lecture était recommandée par tous, même par des esprits peu orthodoxes vilipendés par l'Eglise d'Angleterre comme Thomas Huxley, le célèbre physiologiste qui fut critiqué comme esprit anti-religieux pour avoir transposé la théorie de l'évolution à l'homme dans son essai *Evidence as to Man's Place in Nature* (1863). Dans un essai sur les *school boards*<sup>6</sup> qui sont en discussion dans le contexte du débat sur la loi d'éducation de 1872 (Forster Act), Huxley défend la lecture de la Bible à l'école non pas en tant que texte religieux mais parce qu'elle constitue un récit divertissant qui met en scène des personnages hauts en couleur. De surcroît, ce récit est susceptible d'affermir le sens moral des enfants. La Bible recèle également des informations d'ordre géographique sur des contrées éloignées et évoque des cultures différentes. Elle représente donc un moyen de lutter contre l'ignorance. Enfin, elle représente un monument de la littérature de langue anglaise qui a forgé l'identité nationale de la Grande-Bretagne ; Huxley écrit en effet : « it has become the national epic of Britain ». Paradoxalement, c'est donc au nom de valeurs laïques et séculaires qu'Huxley défend la lecture de la Bible et cet exemple mérite que l'on si attarde dans la mesure où la position d'Huxley nous éclaire sur la façon dont la Bible était lue et comprise par les jeunes Britanniques de l'époque : même si ces derniers n'acceptaient pas la vérité littérale de l'Ancien et du Nouveau Testaments et ne les considéraient pas comme des textes sacrés, la Bible restait cependant constamment présente à leur esprit au point de former un arrière-plan culturel intangible. Les images, la langue, les citations bibliques composent un paysage mental au milieu duquel les personnages se promènent, aussi familiers que les habitants du quartier ou du village voisin. Bien entendu, cette familiarité avec les écritures saintes s'exprimait avec des degrés différents en fonction, par exemple, du niveau de religiosité de l'environnement familial et des tendances anglicanes ou bien non-conformistes des familles. Mais, sans les considérer comme des chrétiens fervents et dévots, on peut néanmoins avancer que les jeunes Britanniques nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle partageaient une

---

<sup>5</sup> Jusqu'en 1866, un serment sur la Bible est exigé de tout député et ce n'est qu'avec le *Parliamentary Oath Act* qui introduit le serment œcuménique « so help me God » que la discrimination religieuse à l'encontre des non-anglicans disparaît de la vie politique. Cependant, jusqu'en 1871, il est impossible d'enseigner à Oxford ou Cambridge si l'on n'a pas signé une déclaration d'adhésion aux Trente-Neuf Articles.

<sup>6</sup> Huxley, « The School Boards: what they can do and what they may do » (1870) (*Collected Essays*, volume III, *Science and Education*) 396-399.

culture biblique commune acquise à l'école et dans le cadre de *Sunday Schools* qu'ils fréquentaient pour 50% d'entre eux<sup>7</sup>.

### *L'influence de la géographie sacrée.*

À la même époque, la géographie sacrée vient renforcer cette connaissance livresque de la Bible. Discipline nouvelle, la géographie sacrée associe systématiquement la Palestine à son équivalent biblique dans des ouvrages qui tendent à se multiplier dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. A l'époque, la pénétration européenne en Empire ottoman s'accélère, notamment en Palestine où l'implantation de consulats permet aux puissances européennes d'exercer leur influence. La Grande-Bretagne fonde son consulat à Jérusalem en 1839, puis ce sera le tour de la France en 1843 qui sera suivie par d'autres puissances européennes et finalement par les Etats-Unis. En Terre sainte, cette influence européenne consiste avant tout en une politique de clientélisation des communautés religieuses qui passe par l'extension du régime des capitulations aux sujets non-musulmans<sup>8</sup>. Ainsi, la France devient la puissance protectrice des catholiques tandis que la Russie protège les chrétiens de rite orthodoxe. En mal de communauté protestante à protéger, les Britanniques jettent leur dévolu sur les juifs qui n'accepteront leur protectorat qu'à contrecœur<sup>9</sup>. Cette représentation consulaire favorise la pénétration européenne en Empire ottoman et facilite les pèlerinages, les voyages touristiques et les explorations scientifiques auxquels participent géographes, géologues ou archéologues.

En Grande-Bretagne, le *Palestine Exploration Fund* est ainsi créé en 1865 avec comme objectif l'exploration de la Palestine dans le but d'établir une carte et un relevé précis et exhaustif de son relief, ses villes, villages, ressources hydrauliques et monuments<sup>10</sup>. Cependant, l'exploration géographique de la Palestine ne constitue pas le seul enjeu du *Palestine Exploration Fund*. Les années 1860 sont en effet marquées par le débat entourant la publication en 1859 de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Dans ce contexte de remise en cause par la science de la cosmogonie biblique, la réaction des fondateurs du *Palestine Exploration Fund* fut d'allier l'exégèse biblique aux sciences naturelles et de mettre les sciences au service de la vérité révélée, comme l'atteste le titre complet du *PEF* : « a Society for the accurate and systematic investigation of the archaeology, topography, geology and physical geography, and manners and customs of the Holy Land, for *Biblical Illustration* »<sup>11</sup>. L'intention du *PEF* était donc d'authentifier les Ecritures saintes en faisant appel à des méthodes scientifiques et d'illustrer le récit biblique par des

---

<sup>7</sup> H. McLeod note que 50% de la population de moins de 15 ans fréquentent les *Sunday Schools* entre 1880 et 1914. (*Religion and Society in England*).

<sup>8</sup> Le régime des capitulations mis en place vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle garantissait en effet non seulement des privilèges économiques mais aussi des droits d'extraterritorialité aux marchands européens. Ceux-ci ne pouvaient être jugés que dans des tribunaux relevant de la juridiction de leur pays natal et non dans des tribunaux régis par la *shari'a* islamique. Au fil du temps, ces privilèges avaient été octroyés non plus seulement aux marchands mais aussi aux citoyens européens résidant dans l'Empire, puis aux sujets ottomans non-musulmans, les *rayas*, qui se retrouvèrent alors sous protection consulaire étrangère. Shepherd, 108-109; Laurens, 1999, 53-61.

<sup>9</sup> Tuchman 175 sq. ; Schölch, "Britain in Palestine, 1838-1882"

<sup>10</sup> Ce relevé sera publié en 3 volumes sous le titre *The Survey of Western Palestine* en 1881.

<sup>11</sup> Sur le Palestine Exploration Fund, voir Moscrop, *Measuring Jerusalem* et Prévost "A Perfect Map of Palestine".

éléments de physique naturelle. La correspondance entre la Palestine contemporaine et la Palestine biblique est donc prise comme postulat de départ et les caractéristiques communes à l'une et à l'autre ne servent qu'à corroborer la véracité de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

Paradoxalement, ces multiples explorations ne mènent donc pas à une découverte de la Palestine mais plutôt à une reconnaissance du territoire décrit dans les Écritures. En la rattachant systématiquement à l'Ancien Testament, on enracine une représentation de la Palestine comme Terre sainte. Cette démarche ne fut pas le monopole exclusif du *Palestine Exploration Fund* ; elle caractérisait en fait tous les ouvrages de géographie sacrée et même des ouvrages généralistes tels que l'*Encyclopaedia Britannica*. Dans *The Land and the Book*<sup>12</sup>, ouvrage qui connut un succès impressionnant en Grande-Bretagne puisqu'il fut édité à Londres à onze reprises entre 1859 et 1911, William McClure Thomson décrit les paysages de la Palestine comme des témoignages de la véracité de la Bible. Pour l'auteur, qui fut missionnaire évangéliste en Palestine pendant plus de quarante ans<sup>13</sup>, tout, en Terre sainte, est l'incarnation du Verbe divin. Dès lors ce territoire doit être parcouru, observé et décrypté en gardant le Livre en mémoire car l'un permet de comprendre et d'éclairer l'autre :

Even the trees and forests speak parables, and rough brambles bear allegories; while little sparrows sing hymns to the happy, and lilies give lessons to comfort the poor. The very hills and mountains, rocks, rivers, and fountains, are symbols and pledges of things far better than themselves. In a word, Palestine is one vast tablet whereupon God's messages to men have been drawn, and graven deep in living characters by the Great Publisher of glad tidings, to be seen and read by all to the end of time. (Thomson, xv)

Ainsi, *The Land and the Book* alterne constamment des descriptions de paysages, animaux, végétaux, techniques agricoles, ou bien encore vêtements propres à la Palestine contemporaine et des citations des psaumes ou des Évangiles qui viennent attester que la Terre sainte au XIX<sup>e</sup> siècle est bien la même que celle décrite par les Écritures. Thomson note que l'on procède de la même manière pour cueillir les olives en 1850 et dans l'Ancien Testament (Thomson, 74-75). De même, Sem et Japhet ont très vraisemblablement couvert la nudité de leur père d'une 'aba ou d'un *meshleh*, vêtements communs aux habitants actuels de la Palestine et aux Patriarches (Thomson, 169). Cette identité entre la Palestine biblique et la province ottomane du XIX<sup>e</sup> siècle est également postulée dans les ouvrages de géographie généralistes.

Dans son *Encyclopaedia of Geography*, Hugh Murray définit la Palestine comme le territoire anciennement occupé par les douze tribus et la toponymie reste celle de l'Ancien Testament, chaque nom de ville moderne étant automatiquement « traduit » par son équivalent biblique (vol.II, 249-258). Ce sont les traces du passé et non les caractéristiques modernes de ces pays qui intéressent l'auteur. L'édition de 1885 de l'*Encyclopaedia Britannica* invite le lecteur à se référer à l'article « Israël » pour obtenir des informations sur l'histoire du territoire que l'on appelle « Palestine », l'article sur la « Palestine » ne fournissant quant à lui que des informations d'ordre géographique<sup>14</sup>. En 1911 encore, l'*Encyclopaedia Britannica*

---

<sup>12</sup> *The Land and the Book, Biblical Illustrations drawn from the Manners and Customs, the Scenes and Scenery of the Holy Land*. L'ouvrage fut d'abord édité à New York en 1859.

<sup>13</sup> Il résida dans cette région de manière quasiment continue de 1833 à 1876.

<sup>14</sup> *Encyclopaedia Britannica*, Edinburgh, Adam & Charles Black, 1885, vol. XVIII, 170.

consacre environ une quinzaine de pages à l'histoire antique, tandis que seulement cinq pages traitent des années allant de la destruction du Temple en 70 après J.C. à l'époque contemporaine<sup>15</sup>. L'émergence de l'Islam et l'intégration de la Palestine à l'Empire ottoman sont évoquées de manière expéditive et plus de dix siècles d'histoire sont quasiment réduits à néant.

### *La photographie de la Palestine.*

Si cette assimilation entre Palestine contemporaine et Palestine biblique à laquelle avait abouti la géographie sacrée n'était que très peu contestée, ce fut aussi parce que ces observations géographiques furent entérinées par d'autres modes de représentation présentant eux aussi des garanties scientifiques de véridicité. Contrairement à la peinture et au récit, genres qui permettent les déformations, la photographie, inventée en 1839, est perçue comme un médium apte à reproduire du vrai. Cependant, dans le cas de la Palestine, les photographes britanniques partent avec des images préconçues et des intentions précises en tête, notamment celle d'illustrer la Bible par des clichés de la Palestine actuelle. Ainsi, le révérend écossais Alexander Keith utilise-t-il ses photographies personnelles pour illustrer son ouvrage *Evidence of the Truth of the Christian Religion Derived from the Literal Fulfilment of Prophecy Particularly as Illustrated by the History of the Jews and the Discoveries of Modern Travellers* publié en 1848<sup>16</sup>. Si les Palestiniens sont tout d'abord relégués à l'arrière-plan, ils apparaissent bientôt dans des poses et des mises en scène qui les font ressembler aux Patriarches de l'Ancien Testament. Les clichés de la Palestine s'accompagnent souvent de citations tirées des Ecritures saintes et servant parfois à illustrer des Bibles après avoir été colorisés.

Les représentations de la Palestine qui circulaient en Grande-Bretagne à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle entérinaient donc une représentation qui faisait l'amalgame entre la Palestine moderne et la Palestine biblique, amalgame que les officiels du mandat reproduiront à leur tour une fois en Palestine, et cela, en dépit des changements subis par ce territoire.

### **La Bible comme grille de lecture de la Palestine contemporaine.**

A leur arrivée en Palestine, les officiels britanniques disposent donc d'un fonds de références « prêtes à l'emploi » qui leur permettent de faire sens d'une réalité qui, si elle n'était pas tout à fait inconnue, était jusqu'alors envisagée à distance. En décodant la Palestine grâce à des références bibliques, les officiels pouvaient ramener de l'inconnu à du connu et comprendre l'autre par le même. On peut donc dire que leur appréhension de la Palestine s'est faite davantage sur le mode de la reconnaissance que sur celui de la découverte.

---

<sup>15</sup> *Encyclopaedia Britannica*, Cambridge, CUP, 1911, vol. XX, « Palestine », 600-626: "Old Testament History", 605-617, "From Alexander the Great to A.D. 70", 617-621, "From A.D 70 to the Present Day", 621-626.

<sup>16</sup> Par ailleurs, les images de la Palestine montrent aussi un pays vide et des terres arides. Les clichés de champs de ruines pris par Francis Bedford en 1862 alors qu'il accompagnait le Prince de Galles lors d'un voyage en Terre sainte dégagent la désolation et l'immobilité d'un territoire en attente de rédemption et apportent ainsi la preuve visuelle d'un constat déjà fait par les géographes et autres explorateurs en Palestine. Voir Sanbar, *Les Palestiniens*, 51-53.

Leurs écrits regorgent de références à l'Ancien et au Nouveau Testaments et sont émaillés de citations bibliques, tandis que l'expression « Terre sainte » est systématiquement utilisée pour faire référence à la Palestine du mandat. Dans ses mémoires en tant que policier en Palestine, Douglas Duff donne en index les références précises de chaque citation de l'Ancien Testament<sup>17</sup> dont il s'est servi pour sa description de la Palestine moderne. Edward Keith-Roach, *District Commissioner* de Jérusalem de 1938 à 1943, cite en ouverture de ses mémoires le célèbre psaume : « If I forget thee, O Jerusalem, Let my right hand forget her cunning »<sup>18</sup>. La Bible devient une grille de lecture de la Palestine moderne, les Ecritures saintes constituent le prisme à travers lequel les officiels perçoivent la réalité qui les entoure. Ce qu'ils écrivent au moment de leur arrivée est d'ailleurs révélateur de cette attitude.

### *Une lecture biblique du paysage, de la population, des coutumes locales.*

Le réflexe de bon nombre d'officiels au moment de leur arrivée dans ce pays étranger semble avoir été d'identifier les paysages et les populations qu'ils avaient sous les yeux avec les décors et les personnages de la Bible. Ainsi, le lendemain de son arrivée à Nazareth, Kenneth Blackburne, qui fut *Assistant District Commissioner* dans cette ville de 1935 à 1937, écrit à sa mère : « I woke up at 5 a.m and got up to see the Holy Land which is just exactly as one has always imagined. Donkeys, camels and people working in the fields dressed exactly the same as the pictures of Biblical incidents »<sup>19</sup>.

Alex Morrison, chauffeur pour l'armée, décrit Tulkarem, village arabe dans lequel l'armée s'était rendue pour capturer des terroristes, comme étant « tout droit sorti de la Bible »<sup>20</sup>. Puisqu'au XIX<sup>e</sup> siècle la panoplie de Bibles, de *bible stories* et autres manuels de géographie sacrée qui avaient accompagné les officiels au cours de leur enfance s'appuyaient sur les résultats d'explorations récentes et étaient illustrés par des clichés de la Palestine moderne, il n'est pas surprenant que ces officiels redécouvrent en Palestine des paysages, des scènes de vie qui leur étaient familiers. En retour, la réalité palestinienne qu'ils observent vient enrichir et affermir leurs images mentales de l'Ancien et du Nouveau Testament. Certains jugent alors que seul un séjour en Palestine et une expérience de contact direct des sens avec cet environnement permet de comprendre les Ecritures saintes. Ainsi, Douglas Duff, ancien policier de la Palestine Police Force de retour en Grande-Bretagne, conseille à un ami de relire la Bible en préparation à un voyage en Palestine. Ce dernier se réjouira d'ailleurs de cette lecture préalable qu'il juge féconde pour bien comprendre le pays. Il ajoute qu'à son retour, il parcourra à nouveau l'Ecriture car si la Bible est à même d'aider à appréhender la Palestine, un séjour en Palestine permet une

---

<sup>17</sup> Voir Duff, *Palestine Picture*.

<sup>18</sup> Keith-Roach, *Pasha of Jerusalem, Memoirs of a District Commissioner under the British Mandate*, Londres, 1994.

<sup>19</sup> Kenneth Blackburne to his mother, 21 July 1935. RH Mss Brit Emp s 460, Box 4. Il faut noter que Blackburne était fils du Révérend William Blackburne. En Palestine, il occupa le poste d'Assistant District Commissioner à Nazareth de 1935 à 1937 puis Acting District Commissioner en Galilée pendant la grande révolte arabe. Il fut renvoyé à Londres quand ses jours furent mis en danger par une attaque terroriste.

<sup>20</sup> "a picture out of the Bible", Morrison diary, p.21, IWM, Morrison papers, cité par Segev, *One Palestine, Complete* 414.

meilleure connaissance de la Bible, connaissance qui semble-t-il, serait incomplète si elle restait livresque: « Next winter I am going to tackle the Bible again, more thoroughly, and I shall be helped to understand it by what I have seen in the country about which it was written » (Duff 1938, 13).

De la même manière, Sidney Burr, lui aussi policier entre 1937 et 1940, juge que certains passages de la Bible ne peuvent être compris que si l'on connaît les paysages de la Palestine ainsi que les coutumes de ses habitants, comme en témoigne la lettre qu'il écrit à ses parents en avril 1937:

Palestine is mostly composed of limestone hills, so the roads wind through the valleys and along dried up rivers. The whole country is littered with rocks and stones in between which there is a few patches of stony ground for the growing of crops. "And some of the seed fell on the stony ground". I often wondered when reading the Bible where they got the material from to stone people to death, I can see now. There are many passages in the Bible the true meaning of which is not clear unless you have been out here. The Arab women wear over their forehead a chain of money, some of them have been in the family for generations, so the coins are worn in exactly the same way. This is why if they lost one they would not be able to get a replacement of the same shape and size. This puts a different interpretation on the parable of the widow who had ten pieces and lost one.<sup>21</sup>

Il résulte de cette interaction entre le Livre et la Terre sainte que la Palestine et la Bible se confondent en une seule et même réalité quelque peu fantasmée. Inévitablement, l'un altère la nature profonde de l'autre. D'une part, la Bible devient en quelque sorte un texte profane, sorte de *vademecum* à la fois guide de voyage et traité d'anthropologie, perdant ainsi son statut de texte sacré. C'est aussi ce que laisse penser Eunice Holliday, épouse du conseiller en urbanisme pour la ville de Jérusalem de 1922 à 1935, lorsqu'elle écrit à ses parents en juillet 1924: « I am reading the Old Testament as a novel, and finding it intensely interesting, but I feel less and less like treating it as a God-given inspiration: Abraham and his family are so like wily old Bedus »<sup>22</sup>.

Par ailleurs, apposer des images bibliques à la Palestine mandataire contribue à en fausser la réalité puisque ce territoire tend alors à apparaître uniquement comme une Terre sainte qu'on aurait purgée des conflits politiques bien réels entre sionistes et Arabes palestiniens. Clifford Ashbee, qui précéda Holliday en tant qu'architecte et urbaniste à Jérusalem jusqu'en 1922, en convient lorsqu'il écrit dans ses mémoires : « Palestine for most of us was an emotion rather than a reality »<sup>23</sup>.

### *La Bible et le conflit entre sionistes et Palestiniens arabes.*

Cependant, la Palestine de l'époque mandataire ne pouvait être réduite à un territoire biblique fantasmé où évoluaient des Bédouins semblables aux Patriarches de l'Ancien Testament. Dès avril 1920, avant même que les Britanniques se voient officiellement attribuer le rôle de puissance mandataire à la conférence de San Remo (juillet 1920), des émeutes éclatent entre Sionistes et Arabes à Jérusalem. Mais là encore, la nouveauté de ce conflit essentiellement politique est réduite à des clichés bibliques. Dans la représentation qu'en ont certains officiels britanniques, l'opposition

<sup>21</sup> Burr, Letter to parents, 29-04-1937, IWM 88/8/1

<sup>22</sup> Holliday, lettre datée du 2 juillet 1924 (*Letters*)

<sup>23</sup> Ashbee, cité par Segev 5.



entre sionistes et Arabes apparaît comme une querelle ancestrale entre frères sémites ; les parallèles entre Hébreux et sionistes d'une part et Arabes et Philistins ou Cananéens d'autre part permettent de réduire la complexité de la situation à quelque chose de déjà connu. Dans son journal, un policier resté anonyme écrit le jour de l'attentat contre l'hôtel King David le 22 juillet 1946: « One can sympathize with the suffering Jews seeking their Biblical Homeland now the war is over. But the Promised Land is not at present unoccupied, and presumably the Canaanites earlier took the same poor view of their 'visitors' as do the majority of the Arab population now » (Lang 1997, 22). De même, dans le contexte de la grande révolte arabe de la fin des années 1930, Douglas Duff analyse les conflits entre Juifs et Arabes comme la continuation de la querelle entre Ismaël et Jacob<sup>24</sup>:

Abraham again! How strange that his marital affairs should still cause so much trouble. How impressive that the old shepherd who lived down there in that maze of criss-cross *wadis*, and intrigued to recover his wife from the lustful headman of a collection of mud hovels, should still have his effects on the world of to-day [...]. The Arabs still hate the Jews, and despise them because they hold that Ishmael, and not Jacob, was the legal son, that Hagar was the wife of Abraham, and Sarah was his concubine; and this hatred is all the more envenomed because *the Hebrew* holds the direct opposite to have been the case. Other and more real hatreds have been superimposed, but the stories and legends of ancient days are as deeply ingrained in the Arab as ever they are in the Irish... Truly nothing changes in this land of the Books. (Duff 1936, 27-28)

La dimension politique et coloniale du conflit dont l'enjeu final est la possession de la terre est ainsi évacuée pour faire de l'opposition arabe au sionisme une hostilité nourrie de légendes et de superstitions millénaires. Par ailleurs, les sionistes sont assimilés aux Hébreux, le peuple élu, ce qui leur donne implicitement une légitimité à revenir en Terre promise. Enfin, l'analyse de Duff tend à innocenter les Britanniques car si ces derniers sont impuissants à ramener la paix en Palestine, c'est sans doute parce que ce conflit est ancestral et que la Terre sainte est immuable (« nothing changes »). La responsabilité de la puissance mandataire qui, par l'intermédiaire de la Déclaration Balfour, a parrainé le mouvement sioniste et favorisé son implantation en Palestine est donc considérablement minimisée.

Si certains, comme Duff, ramènent l'opposition entre sionistes et Palestiniens à un incident biblique, d'autres tendent à occulter ce conflit en insistant sur le caractère sacré de la Terre sainte. Cette représentation, plus œcuménique que spécifiquement chrétienne, fait de la Palestine un territoire dont peuvent légitimement se réclamer les trois grandes religions monothéistes. Les conflits éventuels apparaissent là-encore comme des querelles entre groupes confessionnels et non comme des conflits essentiellement politiques. Ainsi, Edward Keith-Roach conclut ses mémoires par un portrait de la ville sainte qui englobe les dômes de l'église orthodoxe russe, le Aram al-Sharif, le Temple, le Dôme du Rocher, le Mur des lamentations, le Saint-Sépulcre, des juifs orthodoxes, des juifs non-orthodoxes, des bédouins, des frères franciscains, des prêtres arméniens, des imams... Dans cette description, la juxtaposition des édifices religieux et la cohabitation entre les membres des diverses confessions connotent avant tout l'harmonie, le calme et la sérénité. Selon lui :

---

<sup>24</sup> Il faut noter que Duff se perd dans les liens de parenté des personnages de l'Ancien Testament car Ismaël est l'oncle de Jacob et non, comme le dit Duff, son frère. Le frère de Jacob est Esau ; leur père, Isaac, est le frère d'Ismaël. Tous deux sont les fils d'Abraham.

These unceasing devotions gave the meaning of the city's pangs and pageantry; gave the reason why in this little city of great things, each faith had jealously guarded rights and rites in sanctuaries and shrines through famine, siege and battle; for Moslem, Jew and Christian were maintaining in their own ways, and by customs hallowed through the centuries, man's relationship with God. 'Mankind comes to God along many roads, but by whatever road men come, on that road, He welcomes them, for all roads are His.'

Thus my memory leaves her, in the peace of eventide; still the Holy City - the Holy City still. (Keith-Roach 1994, 228)

Si l'idée de conflit n'est pas absente (« pangs »), les troubles de Jérusalem sont fondamentalement de nature religieuse et dépassent le contexte immédiat du mandat car ils remontent à des temps immémoriaux. C'est là une manière d'évacuer la dimension politique de la rivalité entre sionistes et Arabes. Qui plus est, c'est avec l'idée de paix que Keith-Roach conclut ses mémoires (« peace of eventide ») tout en réaffirmant le caractère sacré de Jérusalem par la citation biblique et la répétition de « Holy City ». L'adjectif « still », quant à lui, met l'accent sur l'immutabilité de la Palestine qui reste la Terre sainte même affligée de conflits, car ces rivalités sont la preuve même du caractère sacré de ce territoire partagé entre trois confessions.

Toutefois, il faut souligner que ce type d'opinion était loin d'être partagé par l'ensemble des officiels en Palestine. Allant à l'encontre de Douglas Duff, Humphrey Bowman, responsable de l'Education sous le mandat de 1920 à 1936, réfute l'analogie entre la situation actuelle et l'histoire biblique et écrit dans son journal : « People talk terrible lot of rot about Jewish immigration helping Arabs and the cousinship of Jacob and Esau. They may be cousins but the relationships has been forgotten for thousands of years and anyhow, if you own a house, you don't want it to be taken by somebody else, even if he says he is a cousin! »<sup>25</sup>

En ramenant l'antagonisme entre nationalisme arabe palestinien et sionisme à des conflits bien plus anciens, Edward Keith-Roach et Douglas Duff impliquent que la Palestine se tient en dehors de l'Histoire. Les conflits dont ils sont les témoins n'apparaissent que comme la répétition de guerres plus anciennes qui trouvent leurs racines dans la Bible ou dans la naissance des religions monothéistes. Cette attitude reflète en partie l'idée très répandue au sein des puissances coloniales selon laquelle l'Orient serait a-historique, en marge de tout progrès et qu'il stagnerait dans une léthargie dont seule pourrait le tirer l'entreprise coloniale. Les puissances européennes seules seraient susceptibles de ramener les Orientaux dans le cours de l'Histoire et leur montrer la voie du progrès. Paradoxalement, c'est au moment où la Palestine est effectivement devenue une colonie que Duff et Keith-Roach réitérent ce jugement d'immobilisme. Consciemment ou non, en associant les luttes dont la Palestine est l'enjeu sous le mandat à des rivalités plus anciennes, les officiels du mandat se déchargent de toute responsabilité dans ces conflits et ils passent sous silence le fait qu'en s'engageant à soutenir la création d'un foyer national juif en Palestine, la Grande-Bretagne ainsi que la Société des Nations ont créé un germe de discorde non négligeable.

---

<sup>25</sup> Bowman, Diary, 6-10-1929, MECA GB 165-0034.

## Biblisme et philosémitisme

Si certains officiels font sens des luttes entre juifs et Arabes grâce à des références bibliques ou religieuses, d'autres vont bien plus loin et s'engagent en faveur de l'une ou l'autre des parties concurrentes. Orde Wingate<sup>26</sup>, par exemple, interprète le sionisme et le nationalisme arabe comme des mouvements politiques inspirés de textes religieux, le sionisme étant inspiré par la Bible et le nationalisme arabe par le Coran. En raison d'une éducation que l'on peut qualifier de puritaine puisque les parents de Wingate étaient membres d'une congrégation non-conformiste de *Plymouth Brethren*, Wingate, dont la familiarité avec les Ecritures est indéniable, devient immédiatement un sioniste radical et enthousiaste qui identifie en Palestine les sites de batailles bibliques et assimile les sionistes au Peuple Elu en comparant leur situation actuelle aux guerres menées par les Hébreux contre les Philistins. Son biographe rapporte qu'un jour qu'il revenait du kibboutz de Déganiya par la vallée de Jezréel, Wingate se mit à commenter la bataille de Saul, se désolant de la défaite de Saul et critiquant vivement ses erreurs stratégiques d'une voix remplie d'émotion et de colère, comme si la bataille avait eu lieu la veille. Lorsque son ami, qui croyait jusqu'alors qu'il parlait de la campagne d'Allenby pendant la Première Guerre Mondiale, lui demande si cela revêt une telle importance, Wingate s'exclame :

Of course it matters! By his folly, by his incompetence, Saul threw away his position and he held the greatest position a man has ever occupied or could occupy in history. He was King of the Jews! He had been elected to rule over the most wonderful people in the whole world, the only people who had discovered God – and he threw all it away by his sheer damned silly incompetence! Matter! Of course it matters!<sup>27</sup>

Soucieux d'assurer la défense des implantations sionistes pendant la révolte arabe et s'identifiant aux rois d'Israël dont il relit constamment les hauts faits, Wingate crée de sa propre initiative des troupes spéciales, les *Special Night Squads*. Composées de soldats juifs appartenant pour bon nombre d'entre eux à la Haganah (alors que celle-ci n'est pas reconnue par les autorités du mandat), subventionnées en partie par l'Agence Juive et encadrées par des officiers britanniques, les *Special Night Squads* participèrent à la formation de futurs généraux de Tshal tels que Yigal Allon ou Moshe Dayan.

Les *Special Night Squads*, qui opéraient essentiellement en Galilée, avaient comme mission de défendre les colonies juives contre les terroristes arabes et de renforcer la sécurité du pipeline Mosul-Haifa. Normalement cantonnée à des actions défensives, il arrivait cependant que les *Special Night Squads* ripostent en menant des actions punitives violentes contre des villages arabes. Ainsi, le biblisme de Wingate l'amena à un philosémitisme radical se traduisant, dans le contexte du mandat, par un soutien au sionisme. Ce fut également le cas de Wyndham Deedes<sup>28</sup>, *Chief Secretary* de l'administration du mandat, exemple parfait d'un christianisme dont les tendances sionistes découlent de la croyance aux prophéties : percevant le retour des juifs en Palestine comme le préalable requis par les Ecritures

---

<sup>26</sup> Wingate arrive en Palestine en 1936 en tant qu'agent des renseignements.

<sup>27</sup> Cité par M. Sykes, *Orde Wingate*, 117.

<sup>28</sup> Après avoir été agent de renseignement dans l'*Egyptian Expeditionary Force* sous le commandement d'Allenby, Wyndham Deedes devint *Chief Secretary* de l'administration mandataire de 1920 à 1923. Il démissionna en 1923 pour se consacrer à des services sociaux dans l'East End de Londres. Voir Segev, 89-90.

pour la Seconde Venue du Christ, Deedes pensait que sa mission sous le mandat consistait effectivement à aider à l'accomplissement des prophéties bibliques en participant à l'établissement du foyer national juif en Palestine.

### *Biblisme et légitimation du mandat.*

Cependant, il faut noter que Wingate fait figure de cas d'exception au sein d'une administration qui restait majoritairement méfiante, quand elle n'était pas ouvertement hostile, à l'égard des sionistes. D'ailleurs, ce n'est pas parce que les officiels associaient les sionistes aux Hébreux et les Arabes aux Cananéens qu'ils prenaient systématiquement parti pour les sionistes. On pouvait très bien admettre que les juifs disposent d'un « droit au retour », tout en se souciant du sort des Arabes.

Hormis les références évidentes et littérales à la Bible, un biblisme plus discret et moins explicite s'exprimait également chez les officiels du mandat dans la façon dont ils concevaient leur mission en Palestine. Si les Britanniques concevaient leur « fardeau de l'homme blanc » comme un devoir de modernisation, de développement des territoires de l'Empire visant civiliser ces derniers, en ce qui concerne le cas particulier de la Palestine, il semble que cette mission leur apparaissait comme une entreprise de régénération, voire même de rédemption de la Terre sainte déchue et dégradée par l'occupation ottomane.

C'est avec cette attitude que Storrs, gouverneur de Jérusalem de 1917 à 1926, envisageait sa tâche en Palestine et c'est à cette fin qu'il créa la Pro-Jerusalem Society. Celle-ci avait pour mission de lancer et de financer la rénovation de Jérusalem. Officiellement indépendante du gouvernement du mandat qui comprenait un département chargé des antiquités et des monuments de la Palestine, la Pro-Jerusalem Society entretenait cependant des liens très étroits avec l'administration : tout d'abord, le gouvernement lui versait une subvention ; qui plus est, bon nombre d'officiels figuraient parmi les membres de la société<sup>29</sup> ; enfin, le directeur de la Pro-Jerusalem Society était Ronald Storrs, gouverneur de Jérusalem dont la place dans la hiérarchie du mandat n'était pas négligeable. Se targuant d'une approche œcuménique<sup>30</sup> et séculaire, la Pro-Jerusalem Society se concentrait pourtant quasiment uniquement sur la rénovation des édifices religieux<sup>31</sup> et se consacrait surtout à redonner à la vieille ville de Jérusalem un aspect digne de la Ville sainte. La société finança en partie la rénovation du Dôme du Rocher, elle fit changer les noms des rues qui figurèrent dès lors sur des plaques de céramique ; l'utilisation de plusieurs matériaux de construction, comme la tôle ondulée, fut proscrite et les habitants n'eurent d'autre choix que de se rabattre sur la pierre calcaire provenant des carrières locales. Les commerçants qui avaient leurs échoppes le long des remparts de la vieille ville durent quitter les lieux tandis que des projets de parcs et de jardins visaient à entourer la vieille ville d'une ceinture verte, comme un musée dans un écrin de verdure. La Pro-Jerusalem Society tenta également de faire renaître l'artisanat local (comme les céramistes, les souffleurs de verre ou les

---

<sup>29</sup> Le Haut-Commissaire et le directeur du Département des Antiquités étaient *de facto* membres de la Pro-Jerusalem Society de par leurs fonctions.

<sup>30</sup> Le symbole de la Pro-Jerusalem Society combinait l'étoile de David avec le croissant musulman et la croix chrétienne.

<sup>31</sup> Tous les représentants des communautés religieuses de Jérusalem siégeaient d'ailleurs au conseil de la Pro-Jerusalem Society.

tisseurs de tapis) qui tendait à disparaître face à la concurrence de matériaux importés. Avec la Pro-Jerusalem Society, Storrs et ses associés tentaient de faire renaître la Ville sainte dans une version conforme à la représentation spirituelle et romantique qu'ils en avaient et si leur approche ne visait pas explicitement à revenir à la Jérusalem des temps bibliques, elle était résolument nostalgique et passéiste.

En 1948, Sir Henry Gurney, *Chief Secretary* de 1946 à 1948, lance un regard rétrospectif sur le mandat et en fait un bilan plutôt flatteur en dépit de l'évidente débâcle des Britanniques dont il est témoin dans les derniers jours du mandat. Selon lui, les trente années de gouvernement britannique ont permis une renaissance de la Palestine :

In the thirty years of its life the Mandatory Administration of Palestine, aided by Jewish finance, skill and enthusiasm, had transformed a poor and backward country into a prosperous and progressive country equipped with all the services of modern western civilisation. For centuries under the Turks Palestine had lain neglected and forlorn, without roads, without water supplies, without a railway and almost without schools and hospitals.

All the love professed by the three great monotheistic religions for Jerusalem had never furnished it with even a water supply. The Church of the Holy Sepulchre stood in danger of collapse. There were no telephones. The life of the fellahin pursued its slow round of dust, disease and debt. So had it been since the days of the Old Testament. Then, suddenly, for the first time in its long history, Palestine awoke and became rich. First-class roads and water supplies, schools and hospitals. Electric power and agricultural research stations, ports and railways followed the inflow of Zionist capital to redeem the Holy Land.<sup>32</sup>

C'est à juste titre que Gurney mentionne le rôle joué par les capitaux sionistes dans la modernisation de la Palestine. En effet, en acceptant le statut de puissance mandataire de la part de la Société des Nations, la Grande-Bretagne endossait une mission de modernisation et de développement à la fois économique et politique de la Palestine. Mais la métropole (le Ministère des Finances plus exactement) refusa constamment que le contribuable paie pour le développement d'un territoire de l'Empire qui n'était pas destiné à recevoir des colons britanniques. En conséquence, la priorité de l'administration en Palestine était de maintenir l'ordre, ce qui coûtait déjà bien assez cher puisque entre 1920 et 1929, la présence militaire coûta 9 millions de livres, ce qui représentait la moitié du budget du gouvernement du mandat (Biger, 72). Dans l'esprit de Gurney, conformément à ce que les architectes de la Déclaration Balfour avaient envisagé, les sionistes avaient fourni l'énergie, l'intelligence, le travail et les capitaux tandis que l'Empire britannique avait pourvu la Palestine en administrateurs talentueux qui avaient assuré le maintien de l'ordre, équipé le pays d'une administration fiscale efficace et garanti une stabilité grâce à la puissance militaire et navale de la Grande-Bretagne. La combinaison de ces atouts avait conduit à un état moderne et développé pour lequel les Arabes devraient se montrer reconnaissants. L'administration britannique aurait donc formé un cadre favorisant la modernisation et la pacification du pays. Ce constat occulte la réalité de l'échec du gouvernement britannique qui, soumis aux attaques terroristes des sionistes et à l'hostilité arabe, fut contraint de quitter la Palestine en 1948. Quoiqu'il en soit, les exemples de Storrs et de Gurney montrent que pour les officiels du mandat, le progrès en Palestine ne pouvait paradoxalement se comprendre que

---

<sup>32</sup> Gurney, *Palestine Postscript*. MECA GB 165-0128, ff.1-2.

dans les termes d'un retour en arrière, vers un passé biblique glorieux, dont les traces subsistent à peine.

Pour conclure, on peut dire que l'expérience de contact direct avec la Palestine n'a pas réellement contribué à modifier les stéréotypes et clichés bibliques dont les officiels étaient porteurs au préalable. Cependant, alors qu'ils furent soumis à l'opposition grandissante de la population palestinienne, arabe et sioniste, leur vision de la Palestine comme théâtre de la Bible tendit à se ternir mais la Terre sainte resta toujours un point de comparaison, même inversé : ainsi, Horace Samuel, qui fut juge en Palestine de 1918 à 1920, intitule ses mémoires *Unholy Memories of the Holy Land* (1930) dans un jeu de mots qui vise à nier l'image de sainteté généralement attribué à ce territoire. Douglas Duff qualifie la Palestine de « too-much Promised, Unholy Holy Land » (1938, vii-viii). Pourtant, à mesure que la situation devient plus violente et l'échec du mandat plus évident, un autre point de référence apparaît en concurrence avec la Palestine biblique car il connote lui aussi le terrorisme et l'échec de l'Empire : l'Irlande.

## Bibliographie

### Sources primaires et archives

*Encyclopaedia Britannica*. Vol. XVIII. Edimbourg : Adam & Charles Black, 1885.

*Encyclopaedia Britannica*. Vol. XX. Cambridge : Cambridge University Press, 1911.

Blackburne, Kenneth. Correspondence. Rhodes House Library, Oxford, Mss Brit. Emp. s.460.

Ashbee, C.R. *Palestine Notebook, 1918-1923*, p.276. Cité par Tom Segev, *One Palestine, Complete, Jews and Arabs under the British Mandate*. New York, 2001.

Bowman, Humphrey. Diary (1920-1936). Middle East Centre Archive, St Antony's College, Oxford, GB 165-0034.

Burr, Sidney. Correspondence. Imperial War Museum, 88/8/1.

Duff, Douglas V. *Palestine Picture*. Londres : Houghton and Stoughton, 1936.

----. *Palestine Unveiled*. Londres & Glasgow : Blackie and Son, 1938.

Gurney, Henry L.G. (Sir). *Palestine Postscript: a Short Record of the Last Days of the Mandate*. MECA GB 165-0128, ff.1-2.

Holliday, Eunice. *Letters from Jerusalem during the Palestine Mandate*. Londres: The Radcliffe Press, 1997.

Huxley, Thomas. *Collected Essays, vol.III "Science and Education"*. Londres: Macmillan, 1893.

Keith-Roach, Edward. *Pasha of Jerusalem: Memoirs of a District Commissioner under the British Mandate*. Londres & New York : The Radcliffe Press, 1994.

Lang, Michael (dir.). *One Man in his Time, the Diary of a Palestine Policeman, 1946-1948*. Lewes : Book Guild, 1997.

Morrison, Alex. Unpublished Memoirs. Imperial War Museum, IWM 75/75/1.

- Murray, H. *The Encyclopaedia of Geography Comprising a Complete Description of the Earth*. Vol.II. (1836). Philadelphie : Lea and Blanchard, 1846.
- Samuel, Horace. *Unholy Memories of the Holy Land*. Londres: 1930.
- Storrs, Ronald. *Orientations*. (1939). Londres : Nicholson & Watson, 1943.
- Thomson, William McClure. *The Land and the Book. Biblical Illustrations drawn from the Manners and Customs, the Scenes and Scenery of the Holy Land*. New York: Harper and Bros, 1859.

### Sources secondaires

- Bar-Yosef, Eitan. "Christian Zionism and Victorian Culture". *Israel Studies*. Vol.8, n°2 (summer 2003): 18-44
- . *The Holy Land in English Culture. 1799-1917. Palestine and the Question of Orientalism*. Oxford : Clarendon Press, 2005.
- Biger, G. *An Empire in the Holy Land, Historical Geography of the British Administration in Palestine, 1917-1929*. New York : 1994.
- Hopwood, Derek. *Tales of Empire, The British in the Middle East*. Londres: I.B Tauris, 1989.
- Laurens, Henry. « Jérusalem, capitale de la Palestine mandataire » in F. Mardam-Bey & E. Sanbar (dirs.), *Jérusalem, Le sacré et le politique*, Arles, Actes Sud, 2000, 219-240.
- , *La Question de Palestine. Tome premier : 1799-1922. L'Invention de la Terre sainte*. Paris : Fayard, 1999
- Levene, Mark. "The Balfour Declaration: A Case of Mistaken Identity". *English Historical Review*. Vol. CVII, n°422 (January 1992): 54-77
- McLeod, Hugh. *Religion and Society in England, 1850-1914*. Londres & Basingstoke: Macmillan, 1996.
- Moscrop, John James. *Measuring Jerusalem: The Palestine Exploration Fund and the British Interests in the Holy Land*. Londres & New York : Leicester University Press, 2000.
- Prevost, Stéphanie. "'A Perfect Map of Palestine' (1872-1880): Biblical Geography, Intelligence and Prophecy", in Delmas, Catherine, Vandamme, Christine & Andréolle, Donna Spalding (dirs.). *Science and Empire in the Nineteenth Century: A Journey of Imperial Conquest and Scientific Progress*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 2010, 13-24.
- Renton, James. *The Zionist Masquerade: The Birth of the Anglo-Zionist Alliance, 1914-1918*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2007.
- Rose, Norman A. (ed.). *From Palmerston to Balfour, Collected Essays of Mayir Vereté*. London :Frank Cass, 1992.
- Sanbar, Elias. *Les Palestiniens : La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*. Paris : Hazan, 2004.
- Schölch, Alexander. "Britain in Palestine, 1838-1882: The Roots of the Balfour Policy". *Journal of Palestine Studies*. Vol. 22, no.1 (autumn 1992): 39-56.

- Segev, Tom. *One Palestine, Complete: Jews and Arabs under the British Mandate*. Traduit de l'hébreu par Haim Watzman. New York : Henry Holt and Company, 1999, 2000.
- Sharif, Regina. "Christians for Zion: 1600-1919". *Journal of Palestine Studies*. Vol.5, no.3/4 (spring-summer 1976): 123-141.
- Shepherd, Naomi. *Ploughing Sand, British Rule in Palestine, 1917-1948*. New Brunswick: Rutgers University Press, 1999, 2000.
- Sherman, Ari J. *Mandate Days: British Lives in Palestine, 1918-1948*. Baltimore & Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998.
- Sykes, Christopher. *Orde Wingate*. Londres : Collins, 1959.
- Tuchman, Barbara. *Bible and Sword: England and Palestine from the Bronze Age to Balfour*. New York: Ballantine Books (1956), 1984.